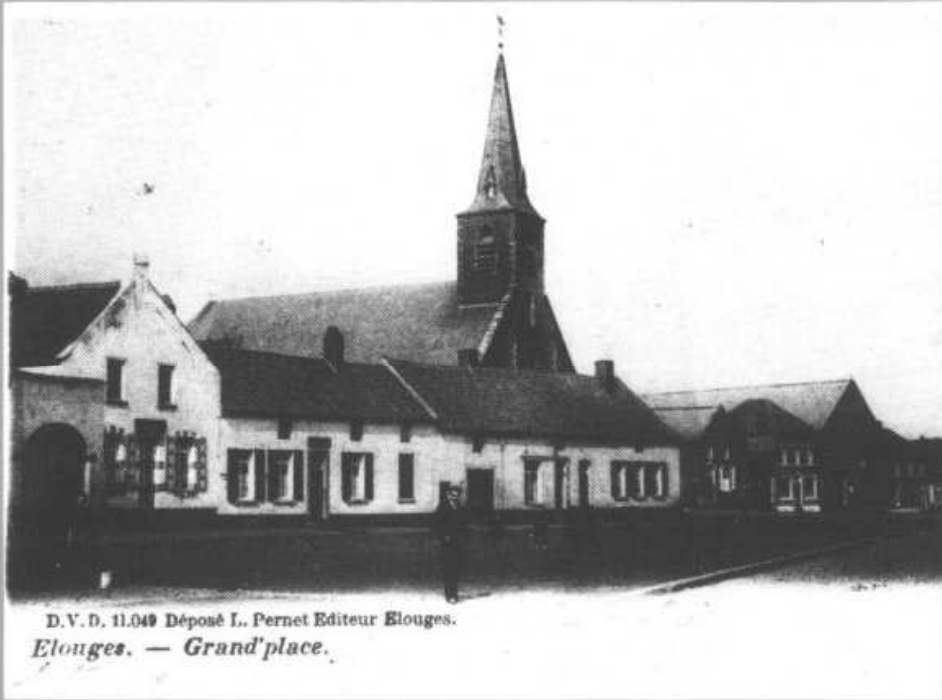


GUIDE DU
MUSEE COMMUNAL
GEORGES MULPAS



D.V.D. 11.049 Déposé L. Pernet Editeur Elouges.
Elouges. — Grand'place.



DOUR — ELOUGES

GUIDE DU
MUSEE COMMUNAL
GEORGES MULPAS

PREFACE

Le musée communal Georges MULPAS est la vitrine authentique du passé de la région boraine.

Il apporte, aux gens du terroir, la vision concrète de leurs racines, celle du labeur, des joies et des peines de leurs pères.

Il constitue, de ce fait, un lien charnel entre hier et aujourd'hui.

Mais le musée apporte un centre d'intérêt évident pour le visiteur extérieur : outil pédagogique remarquable pour enseignants et étudiants, il permet au visiteur venu d'ailleurs d'appréhender en une vision impressionniste la réalité du BORINAGE ancien, depuis les origines et leurs preuves archéologiques jusqu'à l'époque âpre des charbonnages.

A la fois témoin et instrument, élément où le scientifique rejoint le sensible, le musée de la vie locale de l'entité douroise offre, dans ses vitrines, un rendez-vous à ne pas manquer.

Alain AUDIN
Echevin de la Culture

EN COUVERTURE :

*Viellles maisons typiques de la citadelle
d'Elouges.*

*Grand'place et son église Saint-Martin
vers 1900.*



Georges Mulpas, mélomane averti, animateur culturel, échevin puis bourgmestre, donna à ce qui allait devenir un musée, ses premières lettres de noblesse.

AVANT-PROPOS

Le musée communal Georges MULPAS, situé dans les locaux de l'ancienne administration communale d'Elouges, vient de franchir ce 26 mai 1988, le cap de 20 années d'existence.

C'est en effet en 1968 que Georges MULPAS, parti de presque rien, décida d'ouvrir pour la première fois les portes du musée au public, et ceci à l'occasion de la commémoration du 80^{ème} anniversaire de la mort de Charles DEBOVE, archéologue élougeois.

Georges MULPAS, échevin de l'instruction publique dès 1959 et bourgmestre de 1961 à 1971, fut un mandataire scrupuleux, s'occupant activement et efficacement de tous les aspects de la vie de sa commune qu'il aimait par-dessus tout.

Un autre aspect de sa personnalité : Monsieur MULPAS fut, sa vie durant, un mélomane averti ; un musicien passionné ; un saxophoniste réputé de la fanfare "Les Ouvriers Réunis". Connaissant sa sensibilité musicale, les chefs de musique successifs ne manquèrent jamais l'occasion d'en appeler à son talent pour assurer les solos les plus difficiles.

Monsieur MULPAS fut aussi un animateur culturel ; un découvreur de talents à qui nous devons la mise en valeur de nombreux artistes ou chercheurs locaux tels que Charles DEBOVE, Victor REGNART, Edouard COULON, Josiane DUFRANE, etc.

On ne peut oublier les magnifiques expositions qu'il organisa en 1955, en 1958 et 1965. Toutes marquèrent d'une pierre blanche la vie culturelle de notre localité.

C'est au cours de son mandat de bourgmestre qu'il donna une impulsion nouvelle au musée d'histoire. En 1967, il entreprit une série de conférences sur "Elouges et son histoire" et c'est en 1968 que le musée scolaire démé-

nagea, prit l'ampleur que nous lui connaissons et devint le musée communal. Il est aujourd'hui un musée de la vie locale, très apprécié par les écoles, par la population environnante et par les touristes.

Le musée n'est pas une collection de pièces rares, il n'est point davantage exclusivement consacré à l'art populaire, quoique bon nombre de nos objets en constituent des manifestations. S'il s'agit ici d'évoquer la vie telle qu'elle est ou telle qu'elle était autrefois, l'objet commun doit trouver sa place à côté de l'exemplaire rarissime ; des pièces de facture malhabile ou dépourvues de cachet artistique peuvent voisiner avec de véritables bijoux d'art traditionnel, avec des objets de luxe ou même avec d'authentiques œuvres d'art.

Qui – d'ailleurs – oserait affirmer que les humbles reliques ne sont pas parfois les plus émouvantes ? On ne choisit pas davantage les pièces d'après leur valeur marchande. Certains objets des collections rassemblées ne valaient que quelques centimes ; indignes de trouver place dans un musée d'art, n'ayant pas assez d'âge ou d'importance pour entrer dans un musée archéologique, ce sont les miettes du passé dont personne souvent ne prend soin, surtout quand il s'agit du passé populaire qu'il importe pourtant de sauver de la destruction pour que la postérité puisse, avec quelque précision, se représenter la vie de jadis et de naguère.

Le musée de la "Vie locale" peut s'enorgueillir de s'être toujours intéressé beaucoup plus qu'on ne le fait d'ordinaire et de façon aussi large que possible au peuple, à ses traditions, à ses métiers et au cadre de sa vie. Tout objet qui a été utilisé normalement chez nous, dans le Borinage, et s'il y a été fabriqué, est certes doublement précieux.

L'importance, sinon la vénération, que nous accordons à des objets de famille tels qu'une lampe à pétrole ou un vieux moulin à café, suffirait peut-être à montrer combien le passé charme ou préoccupe tout être humain.

VICTOR REGNART

Victor REGNART est, après Charles DEBOVE, la dernière gloire d'Elouges, leur village natal.

C'est le 24 janvier 1886 qu'il voit le jour dans une famille où le sens artistique a conquis ses lettres de noblesse : son père détient un prix de décoration obtenu à l'Académie de Mons.

En 1898, il a 12 ans, se produit l'événement qui décida de son avenir. Un après-midi, garde-malade improvisé d'une tante alitée, c'est au papier et au crayon qu'il confie son ennui, le dessin du plâtre posé devant lui est à ce point révélateur pour son entourage que le choix de son destin ne fait plus de doute : il sera peintre.

C'est d'abord l'Académie de Mons où, de 1902 à 1907, il collectionne les résultats les plus édifiants : 1^{er} prix avec distinction aux concours de figure. Plus tard, aux Beaux-Arts, Jean DELVILLE contribua au parachèvement de ce grand talent qui conduisit le brillant élève à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers et vers les épreuves les plus dures, les plus hautes, les plus glorieuses aussi, puisque Victor REGNART rapportait à Elouges un second Grand Prix de Rome.

Ces 13 années d'études au cours desquelles le jeune homme avait dû, quotidiennement d'abord, pendant de longues périodes ensuite, s'éloigner de chez lui, ont constitué pour toute sa vie, les seules infidélités qu'il fit à son village natal.

Il décida de ne plus jamais le quitter et employa tout son temps à le regarder avec amour, à le dessiner et à le peindre. En effet, que ce soit sous la pluie ou sous la neige, par le froid matinal ou aux lueurs du couchant, nous retrouvons dans toutes ses œuvres les vieux corons d'Elouges.

Toutes les œuvres de cet artiste attestent de son souci prédominant : restituer exactement sur la toile la beauté des choses, mais telle qu'il la conçoit. Ainsi ses cours et ruelles apparaissent très réalistes à première vue, mais, à les



Eau-forte de Victor Regnard intitulée
« Caroline ».



Lithographie de Victor Regnard intitulée
« El' rescapé ».

contempler, on y découvre des nuances rares et somptueuses, admirablement orchestrées et constituant des tonalités ténues et vaporeuses lorsque la lumière est diffuse, vigoureuses et éclatantes quand les clairs et les sombres s'opposent violemment.

Ce peintre borain possède plutôt un tempérament de peintre flamand. Il interprète la figure humaine avec une sensualité rubénienne, un sang généreux circule dans la chair de ses nus et il les entoure d'une atmosphère chaude, abondamment variée de couleurs, notamment avec des rouges tels qu'on en retrouve dans l'ancienne école flamande. Là ne s'arrête pas le renouveau ; encouragé par ses amis, l'artiste accorde enfin à son village natal le privilège de le connaître : trois expositions (1956, 1958 et 1962) couronnent une carrière féconde. C'est hélas, le chant du cygne : la vue de Victor faiblit, sa santé s'altère, celle de son épouse Marie ne vaut guère mieux. Ce couple amoureux de l'art, vivant pour l'art, ira s'éteindre à Wihéries : elle, le 15 octobre 1964, lui, trois semaines plus tard, le 9 novembre.

Victor REGNART, poète des champs et des fleurs, troubadour d'un Borinage laborieux et noir, chanteur des corons patinés par les ans, des terrils témoins d'une fiévreuse activité, burineur des faces émaciées, des dos cassés de nos vaillants mineurs, il a, en une fresque magistrale, brossé une page émouvante et sincère d'une terre qu'il adorait.

Qu'il soit remercié pour tout ce qu'il a donné à la Beauté !

Oeuvres de Victor REGNART se trouvant au musée

1. *Portrait de sa femme* – vernis mou
2. *Chapelle de Cocars* – gravure
3. *La maison du fiacre* – peinture à l'huile
4. *Deuil borain* – peinture à l'huile
5. *Panorama d'Elouges* – peinture à l'huile
6. *Caroline* – eau-forte
7. *Nu lisant* – gravure
8. *Courette élougeoise* – pointe sèche
9. *Albert 1er* – pointe sèche
10. *Ruelle à Dour* – pointe sèche
11. *Le mineur* – fusain
12. *Nu académique* – dessin
13. *El rescapé* – lithogravure
14. *Tête de femme* – crayon
15. *Le tireur à l'arc* – sanguine
16. *Copie d'un tableau "Gouttes de lait" Wihéries* – crayon
17. *Vieilles maisons* – vernis mou

VITRINE A

Deux parchemins :

la carolingienne minuscule, type d'écriture romane, précédant la gothique, écriture stylisée, en usage dès le XII^{ème} siècle.

Page d'un antiphonaire :

recueil de chants des offices, avec notation musicale du XVII^{ème} siècle.

Livres : de prières du XVIII^{ème} siècle.

VITRINE B

Images pieuses et canivets : des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

Image pieuse. Impression xylographique (sur bois). Les premières formes à imprimer d'Occident furent des planches en buis, cormier ou poirier, gravées en taille d'épargne, employées dès 1400 pour reproduire des images pieuses, des cartes à jouer, puis des livres.

Disproportions, perspectives fausses et expression naïve caractérisent ces productions, qui ont vu le jour dans les couvents.

Boîte à reliques : en bois avec un couvercle coulissant ayant appartenu à une ancienne famille élougeoise. Premier quart du XIX^{ème} siècle.

Chapelle de poche : contenant une statuette de la Vierge en pierre blanche du XVIII^{ème} siècle (4 x 2 cm).

Souvenirs de communion : de 1899. Ils sont peints à la main sur celluloïd.

Pie VII, pape : gravure sur cuivre datée de 1823 et imprimée à Lille, chez Castiaux, sur papier vergé bouffant. Papier brut tel qu'il sort de la machine ; il est mat, poreux et rugueux. On l'utilise pour des lithographies.

VITRINE C

Sceaux d'Elouges et d'abbayes : ayant des biens chez nous.

Sceau échevinal d'Elouges, 1644 – Sceau et contre-sceau de l'abbaye de Crespin – Sceau de l'abbaye de Saint-Ghislain – Sceau de l'abbaye d'Haumont – Empreinte de sceau.

Parchemins : du XVI^{ème} siècle (écriture livresque et bâtarde).

Pour prouver l'authenticité d'un parchemin, on le recopiait une seconde fois en dessous et – entre les deux textes – on inscrivait des majuscules et puis on coupait dans le milieu de celles-ci. Le notaire gardait une moitié du parchemin et le client l'autre moitié. Rassemblées, elles devaient correspondre.

Parchemins : du XIV^{ème} siècle (1345). Provenant d'Elouges.



L'illustration montre un canivet, sorte de forme à imprimer en bois, gravée en taille d'épargne, employée dès le XV^{ème} siècle pour la reproduction d'images pieuses, cartes à jouer ou livres.



Sceau échevinal d'Elouges (1644).

Sceaux d'abbayes.



VITRINE D

Epinette : première moitié du XIX^{ème} siècle (7 x 65 x 3 cm).

C'était l'instrument de prédilection de la classe ouvrière ; il accompagnait toutes les danses des soirs de fête avant l'apparition de l'accordéon. Celle qui est exposée a été faite par un menuisier d'Elouges : chêne, plectre en fanon de baleine. Un certain Haye en assura d'ailleurs la fabrication entre 1800 et 1830. Au XX^{ème} siècle, Louis Noël, menuisier de son état, s'était spécialisé dans la construction d'épinettes pour enfants.

Crécelle : XIX^{ème} siècle (17 x 28 cm).

Durant la Semaine sainte, celle-ci remplaçait la clochette des enfants de chœur. Sapin et hêtre.

Balles et gant de "petite balle au tamis" : premier quart du XX^{ème} siècle. Si ce jeu fut particulièrement en vogue au pays de Charleroi, il fut aussi pratiqué dans le Borinage à Quaregnon, à Wasmes, à Cuesmes dont l'équipe gagna une partie mémorable contre Charleroi en 1925.

Boîte à esquettes : en bois (33,5 x 15,5 x 16 cm).

"Esquette" : fine baguette de bois destinée à prendre du feu dans le foyer pour allumer les bougies, les pipes...

Stéréoscope : fin du XIX^{ème} siècle.

Instrument d'optique, dans lequel deux images planes superposées par la vision binoculaire, apparaissent en relief.

Boîte à furet : en bois, datant du XVIII^{ème} siècle. (30 x 21,5 x 18 cm).

Le furet est un petit mammifère carnivore dont on se sert pour la chasse au lapin de garenne.

Deux pintes "jaussées" : c'est-à-dire jaugées. XIX^{ème} siècle (Ø 9,5 x 12,5 et Ø 9 x 14 cm).

Elles portent toutes les deux le plomb de contrôle des Poids et Mesures. Ces pintes proviennent d'un vieux café d'Elouges ; l'une d'elles est marquée au numéro du client à qui elle était réservée.

"Bacs" d'estaminet : différents types. Première moitié du XIX^{ème} siècle.

VITRINE E

Crucifix : en bois fruitier – poirier – (101 x 49,5 cm).

Marteau : en bois ; de l'ancien sonneur Henri Mathieu.

Lors des baptêmes, pas de sonneries ; il frappait sur les cloches avec ce marteau. Cela s'appelait "tribouler".

Pierres tombales :

– **Pierre plate** : provenant de l'église du Monceau. XVI^{ème} siècle.

Don de Madame J. Paternotte-Debove.

- **Pierre cubique** : provenant du cimetière entourant l'église du Monceau. XVI^{ème} siècle. Pierre tombale d'une jeune fille de 16 ans.
- **Pierre plate** : autrefois encastrée dans une maison de Dour (1702). Don du bourgmestre Arthur Capouillez.

Meuble échevinal : en chêne.

Ce meuble a trois serrures à chaque porte. Il fallait que le bourgmestre et deux échevins soient présents afin de pouvoir ouvrir ce meuble. Don de Blaugies.

Meuble : en chêne plaqué noyer.

Don de P. Maigret de Priches en 1969 et provenant d'Elouges.

Pupitre : de maître d'école en bois peint en noir du XIX^{ème} siècle.

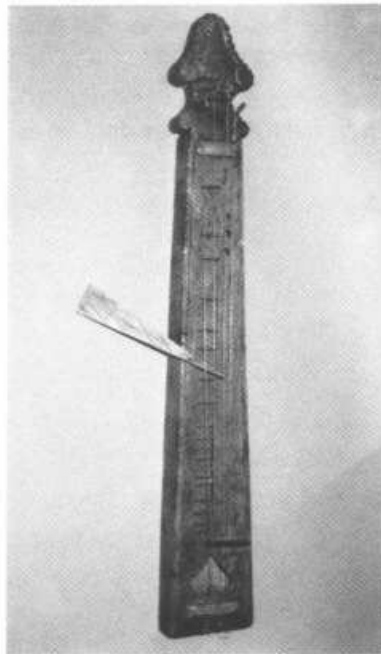
Prix de la Francité "1987" :

décerné aux élèves de 6^{ème} année de l'école communale mixte de Dour pour le travail réalisé sur le peintre-graveur "Victor REGNART" (1886-1964), avec le concours de leurs institutrices, Mesdames Domain et Bertieaux, en mars 1987.

Drapeau : ouvrier, cercle catholique Saint-Victor de Dour, 1891.

Drapeau : "Les Ouvriers Réunis" d'Elouges, 1902, fanfare socialiste.

Drapeau : Fédération nationale des militaires ex-prisonniers de guerre 1914-1940 - Section d'Elouges.



Elle précéda l'accordéon dans les fêtes populaires : l'épinette.

EDOUARD COULON

Edouard COULON est né à Wihéries le 20 février 1909. Il est fils et petit-fils de menuisier-ébéniste. Tout jeune mais voulant respecter la tradition familiale, il s'inscrit aux cours de l'Ecole des Arts et Métiers de Saint-Ghislain d'où il sortira brillamment. Non encore satisfait complètement de la formation qu'il y a reçue, il ira ensuite étudier la sculpture, le modelage et le moulage à l'Académie des Beaux-Arts de Mons où il obtiendra deux premiers prix d'excellence avec distinction ainsi que la médaille de bronze de l'Etat.

Sa véritable passion est la sculpture. Il travaille tantôt la pierre, le bois, le marbre, le bronze ou le plâtre.

Modeste de nature, il travaillera dans l'ombre de son village, tout comme Victor REGNART. Il est le lauréat de nombreux concours européens dont celui de Rome en 1935 et 1938, tout comme Victor REGNART, de Lutèce, Mons, Bruxelles, Belœil et Charleroi. Il a reçu la Palme d'Or des Beaux-Arts de Monte-Carlo.

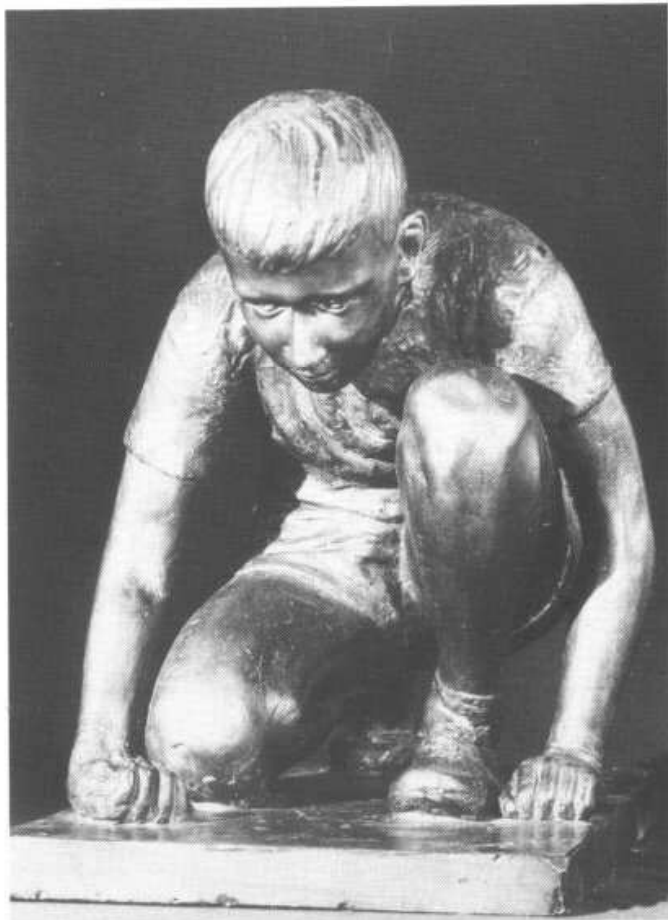
L'homme, le peintre, le sculpteur, le réaliste diront certains... mais quel réalisme.

Le réalisme d'Edouard COULON est doux, sensible, agréable à l'œil, parfois même carrément sensuel. C'est celui de la beauté de la femme du peuple, de l'amour filial, de la beauté, de la fraternité.

D'un style où la beauté du corps et du visage humain s'identifie avec la vérité foncière. Le style de COULON porte la marque d'une indiscutable authenticité plastique et d'une pureté de lignes qui n'a rien d'inhumain. Répudiant la froideur de l'abstraction, de la simple forme géométrique, le sculpteur, ici, restitue la vie et l'esprit, à la chair chaude et sensuelle.

On salue en Edouard COULON un "classique" étant bien entendu que le véritable classique n'est jamais parti du classique académique mais du vivant, du vécu, du vrai. Ce cher grand artiste qu'est Edouard COULON qui, en quelques coups de canif, fait une œuvre d'art d'un simple bout de bois, fait honneur à notre région.

1. *Le buste de Georges Mulpas*
2. *Le buste de Victor Regnart*
3. *Le buste d'Albert Ier*
4. *Le moulage d'un garçon jouant aux billes*
5. *Un médaillon de Victor Regnart*



Une attitude toujours bien connue chez les jeunes adolescents du Borinage : un garçon jouant aux billes.

SALLE ANCIENNE 1900 – INTERIEUR BORAIN

Reconstitution d'une pièce ancienne, avec son feu ouvert, son mobilier et de nombreux objets de la vie quotidienne au siècle dernier.

Cheminée : en bois de sapin goudronné.
(le bois goudronné est pratiquement incorruptible).

Crémaillère de foyer : en fer forgé à crans permettant de réduire ou d'accélérer la cuisson.

Rappelons le rôle important joué par la crémaillère, symbole du foyer, lui-même considéré comme le centre de la maison. Les gestes relevant du folklore magique ou juridique ont jadis marqué sa pendaison solennelle, dont un souvenir obscurci subsiste encore aujourd'hui dans l'expression "*pendre la crémaillère*".

Crucifix : doré, posé sur la cheminée de la salle commune.
C'était le cadeau de mariage des élougeois. Il était toujours garni d'une branche de buis béni, le Vendredi saint.

Pain du Vendredi saint : à Elouges. L'exemplaire date de 1968 et a été pétri par une vieille habitante d'Elouges, la seule peut-être qui pouvait encore les confectionner (Ø 6 – 17 cm).

Chaque famille pétrissait et cuisait tous les ans une couronne de pain qui, ornée de "faveurs" (rubans blancs) et d'une branche de buis, était suspendue dans la pièce commune de la maison, celle de l'année précédente était brûlée. Le fait d'être pétries le Vendredi saint faisait de ces couronnes un "pain béni" et ne devaient donc pas être présentées à l'église pour la bénédiction. Croyance populaire et religiosité s'associant pour la protection du foyer. La tradition est maintenant presque perdue.

Dresse : en bois fruitier (longueur : 1,39 m et largeur : 0,46 m).
Elle se compose de trois tiroirs et de deux portes. C'est le seul meuble que la maisonnée abrite.

Barre à "canettes" ou archelle : en bois travaillé (longueur : 144 cm, largeur : 21 cm et 6 crochets).
Servait à suspendre soit des canettes de bière, soit des pots en faïence.

Porte-allumettes ou "Poi às-aloumètes" : en faïence blanche, de forme tronçonnique, à extérieur côtelé, pouvant servir aussi de frottoir pour les "allumettes à phosphore rouge". Milieu du XIX^{ème} siècle.

Le crasset : en fer.
Le soir venu, il ajoutait sa maigre lumière aux reflets de l'âtre si – du moins – on ne trouvait pas plus simple et moins coûteux de se contenter des lueurs du feu.



Reconstitution de l'aménagement intérieur d'une pièce d'habitation aux alentours de 1900, témoignage émouvant de la vie quotidienne au début du siècle.

Brasero de table : laiton. (Ø 10 x 32 x 14,5 cm – ouverture : Ø 18,5 cm). Première moitié du XIX^{ème} siècle. Provient d'un café de la rue de Là-Haut à Elouges.

Avant l'apparition de l'allumette chimique (1809), ces pots à braises, posés sur une pierre bleue, permettaient aux fumeurs d'allumer leur pipe sans avoir à quitter la partie de cartes pour aller prendre du feu dans l'âtre.

Crachoir : en émail blanc. Pour son usage, on y mettait du sable au fond.

Fers à repasser :

1. creux pour y placer des plaques en fonte, chauffées préalablement dans le foyer.
2. creux également pour y placer des braises.

Gaufrier : de type ancien (1750), du genre tenaille à longues tiges pour permettre à la ménagère de ne pas se brûler. Elle déposait les gaufres sur le sol recouvert d'un papier gris.

Tambours à café : en tôle, l'un cylindrique avec une manivelle, l'autre rond et plat (à secouer) ; cela servait à torréfier les grains de café.

Balance romaine : à fléau, en fer du XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

A noter que le nom de "romaine" ne signifie pas que ce type de balance provient de Rome : il remonte à un mot arabe signifiant "balance – peson".

Peson : à ressort, du XVIII^{ème} siècle. Instrument pour peser.

Pétrin : sorte de grand bac en bois rectangulaire dans lequel on pétrit le pain. (Longueur : 1,43 m et largeur : 0,595 m).

Racloir : instrument en fer (ustensile) servant à détacher la pâte du pétrin. (Longueur : 15 cm).

Catoires : ou corbeille à pain en paille (Ø 20 cm), où l'on dépose, avant de l'enfourner, le pâton de farine pétrie et levée qu'on a tourné et arrondi pour lui donner la forme du pain.

Platines à tarte : en fer et de grand diamètre (32 cm et 35 cm).

La famille étant composée de beaucoup de membres, une grande platine permettait de faire de nombreux morceaux coupés en carré afin de contenter chacun.

Cruches à lait : en métal.

La cruche en métal conserve en wallon le nom de "juste", désignation ancienne d'une mesure de capacité, la contenance en effet devait être exacte ; dans ce cas normalement 8 quartes (la "quarte" = 1,2797 litre).

Assiettes : en métal noir (Ø 26,5 cm). Vaisselle de tous les jours.

Boîte à café : ovale, avec couvercle, en bois courbé et cintré (Ø 18,5 cm et largeur : 11 cm). Le cintrage de lamelles de bois assouplies dans l'eau chauff-



Quelques ustensiles de la vie quotidienne tels le brasero de table, le fer à repasser ou le tambour à café.

fée d'une cuve étant, avec le tournage, l'un des deux procédés courants de la boissellerie. Cette boîte gardait tout l'arôme du café.

Boîte à épices : ovale, en bois (Ø 37 cm et largeur : 23 cm) et de même fabrication que la boîte à café. Provenant d'une épicerie d'Elouges.

Moulin à café : de forme carrée et en bois. (Fin du XVIII^{ème} ou début du XIX^{ème} siècle). Celui-ci était fixé sur le comptoir de l'épicier et la ménagère allait, quand elle possédait quelques grains de café, le faire moudre.

Moules à beurre : en bois, ronds ou ovales (dessous : Ø 10 cm et dessus : Ø 15,5 cm). La quantité du moule correspondait à une demi-livre. Ceux-ci sont sculptés d'un motif floral ou d'un personnage rudimentaire.

Moule à briquettes : en fer, de forme ovale pour former des briquettes faites de terre et de schlam (résidu trouvé dans les ruisseaux provenant des lavoirs de charbonnages). Le charbon était coûteux à l'époque.

Etagère : en contreplaqué découpé à la scie, décor charbonnage (largeur : 79 cm et hauteur : 87 cm). Ce genre de travail fut fort en vogue à la fin du XIX^{ème} siècle, des patrons de découpe se vendaient un peu partout et l'on retrouve souvent les mêmes sujets stéréotypés. Création d'un bricoleur borain.

Ratelier à pipes : en contreplaqué découpé à la scie, décor charbonnage (largeur : 48 cm et hauteur : 36,5 cm). XIX^{ème} siècle.

Pipes : de Nimy et d'Onnaing.

De la fabrique de Nihoul de Nimy qui débuta vers 1830 et cessa ses activités après la première guerre mondiale : JACOB. Le "Vieux JACOB", avec sa barbe en éventail et son turban rayé de rouge et de jaune, fut la tête de pipe la plus fameuse que la terre ait vu pétrir et culotter.

La décoration des pipes de terre était empruntée à une grotesque tête d'homme. A noter que les Borains achetaient surtout une pipe à la foire de Mons. Fin du XIX^{ème} siècle. Fabrique Scouflaire d'Onnaing (XIX^{ème} siècle).

Hache-tabac manuel : (largeur : 73 cm et hauteur : 71,5 cm).

Le tabac est haché en fine coupe afin d'obtenir du tabac pour la pipe.

Pot à tabac : en grès de couleur brune.

Blague à tabac : petite poche fabriquée dans un matériau souple, ici en vessie de porc, pour conserver le tabac à fumer.

Pot à chiques : les chiques macèrent dans du jus de pruneaux.

Oiseau de roi de tir à l'arc : (plumet : 38 cm et globe : Ø 18 cm).

Ces trophées mis sous globe étaient bien souvent l'ornement de la cheminée ou de la dresse.

Loyer : meuble de "cabaret" en bois avec miroir et étagères en verre sur lesquelles on déposait des verres.

Berceau : en noyer. De style Empire, l'intérieur est peint en vert pour éloigner les insectes loin de l'enfant. Ce berceau provient d'une famille élougeoise et était légué de père en fils (Brouhon).

Meuble à deux fonctions : en bois (longueur : 57,5 cm ; largeur : 47 cm et hauteur : 72 cm). Celui-ci servait de chaise percée avec le couvercle à charnières et une fois rabattu, de table.



Etagère en contreplaqué découpé : un style stéréotypé fort répandu à l'époque, appelé « décor charbonnage ».

CHARLES DEBOVE (1836 - 1888)

Elouges aux confins du Borinage : là naquit et vécut Charles DEBOVE archéologue de réputation internationale. Chercheur infatigable, il devait mettre au jour les témoins du riche passé historique de sa commune, depuis l'âge de la pierre jusqu'à la fin du Moyen Age. Ses trouvailles religieusement identifiées, classées, constituaient un musée personnel de grande valeur qu'il offrit aux édiles élougeois. Hélas, cette généreuse initiative connut un triste sort. Le registre des délibérations du conseil communal de 1878 contient cette note à la fois désobligeante et décevante : la commune n'a que faire des "viès cayaux eyé des pots rompus" de Charles DEBOVE.

La collection fut vendue en 1899 après le décès de notre concitoyen, le village perdait une richesse inestimable.

Que faire pour retrouver des pièces préhistoriques gallo-romaines et mérovingiennes afin de les confier au musée ?

Madame Léonie Paternotte-Debove, petite-fille de l'archéologue, remit tout ce qu'elle possédait des fouilles. Georges Mulpas visita les familles élougeoises qui voulurent bien céder parchemins et pièces de monnaie, et une salle fut ainsi constituée.

Découverts par Charles Debove, ces objets d'origine romaine ont été moulés : les originaux sont conservés au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles ; à gauche : statuette en bronze ; au centre : Vénus en bronze ; à droite : tête de statuette.



SALLE CHARLES DEBOVE



Poteries mérovingiennes.

Quelques silex voisinent avec la collection plus importante des objets gallo-romains, en voici quelques pièces les plus représentatives parmi beaucoup d'autres exposées :

- des meules
- des conduites d'eau
- des fragments de poterie
- des tuiles et des imbrices
- des briques
- des boisseaux d'hypocaustes
- un col de vase.

Ils proviennent, tout comme les pièces de monnaie, de la région des monts d'Elouges.

Georges Mulpas a joint des copies des pièces précieuses trouvées par Charles Debove et actuellement propriété des musées royaux d'Art et d'Histoire du Cinquanteaire. Parmi elles, citons :

- la Vénus du Capitole (bronze Bavay)
- le dieu Mars
- une poignée de coffret (culte de Cybèle : divinité dans le monde gallo-romain)
- une clef
- un fragment de vase planétaire
- des vases
- des dessins originaux de Charles Debove

De la période mérovingienne nous possédons :

- plan du cimetière franc d'Elouges par Charles Debove
- des fragments de poterie
- plusieurs urnes funéraires
- des perles mérovingiennes
- des copies de colliers mérovingiens
- des dessins originaux de Charles Debove

Depuis 1982 notre musée s'enrichit des fouilles actuelles du sol élougeois. Le groupe archéologique "GAMME", sous la direction d'Olivier Ballez, y travaille avec ardeur. Voici son message :

G.A.M.M.E.
Groupement Archéologique
du Musée
Georges Mulpas d'Elouges



Voyage à travers l'histoire : le G.A.M.M.E. vous y invite

Voilà déjà cinq ans que le groupement archéologique du Musée Georges Mulpas recherche nos racines.

Voilà cinq ans que chaque année, aux mois de juillet et août, un chantier de fouilles est organisé à Elouges, l'un des plus vieux villages de la terre boraine... Le G.A.M.M.E. vieillit et avec lui ses membres.

Autrefois, simple groupe d'amis passionnés d'Antiquité, il est maintenant un cercle dynamique comptant de nombreux membres. Il a dépassé les frontières locales et peut se targuer de voir "débarquer" chaque saison sur les sites repérés, des gens venus de loin pour aider à connaître et comprendre le souvenir de l'homme...

Le but de G.A.M.M.E. est immense, voire incroyable !

Fouiller est une démarche non seulement matérielle mais aussi spirituelle et philosophique. La valeur d'une campagne de recherche ne réside pas tant dans la pièce exhumée que dans la symbolique surannée qu'elle contient. Le message de l'archéologie est réflexif. Participer aux activités du G.A.M.M.E. consiste avant tout en une démarche subjective : s'appréhender soi-même par la découverte de l'autre qui nous a précédé.

Le G.A.M.M.E. est ainsi non seulement un cercle d'archéologie permettant à tous de s'initier à la recherche du passé souterrain de notre région, mais aussi un tremplin vers le mystère du temps, un flash-back sur ce que nous sommes dans l'absolu temporel.

Olivier Ballez,
président du G.A.M.M.E.

Contact : (065) 65.25.94 - rue François André, 6, à 7378 THULIN (Hensies)

Voici les richesses apportées au musée pour la période :

gallo-romaine

- des céramiques communes
- des céramiques noires
- des ossements
- une épingle en bronze
- des tuiles et imbrices
- des pierres
- une perle de collier
- un fragment d'ardillon de fibule
- une urne gallo-belge
- une tuile marquée (sandale cloutée gallo-romaine)
- une fibule décorée non émaillée
- des clous
- des outils en fer
- une pièce de monnaie

mérovingienne

- des tombes qui semblent datées de cette époque
- des tessons de céramique (terre orange)
- des tessons de céramique (terre grise)
- des ossements d'animaux
- des clous
- un ferret de chaussure

Et pour connaître les résultats des fouilles depuis 1982, lisez le livre passionnant d'Olivier Ballez "SLOGIA" en vente au musée.

LEANDRE LEVECQ

C'est le 20 janvier 1855 que naquit à Angre, Léandre, Juste, Joseph LEVECQ.

Son père Ghislain, Joseph LEVECQ était un instituteur fort respecté dans sa commune natale, c'est-à-dire Elouges. Il était apprécié pour son sérieux, sa respectabilité et son dévouement pour sa profession d'instituteur.

En 1859, le gouverneur du Hainaut autorise Joseph LEVECQ à cumuler sa fonction d'instituteur avec celle de commis d'Etat civil à Elouges. En 1861, il obtient le poste de secrétaire communal à la condition de se choisir un second sous-maître et de le payer en partie.

Sa mère Victoire Baudour était une épouse remarquable qui élèvera avec beaucoup d'attention et plein de tendresse son petit garçon Léandre.

Bon élève, dès sa première année primaire, il continuera sur sa lancée et terminera brillamment ses études d'instituteur à l'école Normale de l'Etat à Couvin. Le 21 décembre 1873, Léandre sollicite la place d'instituteur communal à Elouges, devenue vacante par suite de la mort de son père. Il cumulera avec sa fonction d'instituteur celle de receveur communal.

Léandre LEVECQ a pour lui l'excellente renommée de son père mais il sait se faire valoir par sa conduite irréprochable, son sérieux et son application dans son travail. Il inculque aux enfants l'amour du bien, du droit et du devoir, leur donne une bonne éducation et une instruction aussi sage que solide.

Il se marie en 1876 à Elouges avec Maria Lévêque, celle-ci ne lui donna malheureusement pas d'enfant.

Sa carrière fut très courte car le 12 janvier 1897, Léandre décèdera à Elouges. Grâce à ses élèves et à ses amis, le souvenir de ce merveilleux instituteur restera gravé à jamais dans nos mémoires.

SALLE LEANDRE LEVECQ

VITRINE 1

Cartables :

- banc cartable en bois avec couvercle coulissant de l'époque française (1790).
- banc cartable en bois avec couvercle à charnières de 1820. Les écoliers des classes non équipées de pupitres s'en servaient comme de planches pour écrire en le posant sur leurs genoux. (école de Mademoiselle Osythe, premier établissement scolaire privé d'Elouges).

Cahier d'écriture : méthode d'écriture de Charles Laurent, maison d'édition DE BOECK - Bruxelles 1920.

Encriers : en terre cuite, en plomb, en verre, en faïence et en plastique. Il fallut attendre 1884 pour que L.-E. Watermann lance le premier porte-plume à réservoir d'encre.

Plumiers : étuis d'écolier en bois de forme rectangulaire à couvercle coulissant.

Matériel en bois : mesures de capacité.

Punition : de Jean-Baptiste Plichart du 8 mai 1848.

Claquoir : réunion de deux planchettes en bois, à charnières servant à l'instituteur ou à l'institutrice pour rythmer la marche en rang, ou pour scander les exercices des écoliers. Ce signal servait aussi pour réclamer le silence et rappeler les élèves à l'ordre ou à l'attention.



Matériel scolaire du XIX^{ème} siècle : banc-cartable, cahier, encrier et plume...

VITRINE 2

TRAVAUX A L'AIGUILLE

Herbier de Marie-Claire Debove : fils de soie sur papier de riz (14,5 x 9,5 cm). Dernier quart du XVIII^{ème} siècle.

Pièces de couture de 1870

Marquoir : soie et coton avec broderies en soie multicolore. Ici en souvenir de Jules Samain et Lydie Derveau ; signé par Clara Samain.

Lettres de Nouvel An : de 1875 à 1902. Sur papier décoré d'ornements estampés, colorés et dorés.

JOUETS ANCIENS :

- **machine à coudre à la main** pour petites filles
- **osselets**, c'est-à-dire petits os de jointure prélevés sur l'ossature du mouton, jeu réservé surtout aux filles
- **paradis en verre** de différentes couleurs pour jouer à la marelle
- **billes de verre** avec spirales de filigranes polychromes, incorporées dans la masse.

VITRINE 3

Cahiers d'instituteurs : méthode d'écriture par un professeur de l'Ecole normale (1910). Cahier composé uniquement de maximes. Editeur *Wesmael Charlier - Namur*.

Cahiers d'élèves : écriture calligraphiée.

Livres anciens : abrégé des principes de la grammaire française de Restaut. Antérieur à la grammaire de Cocars (1791).

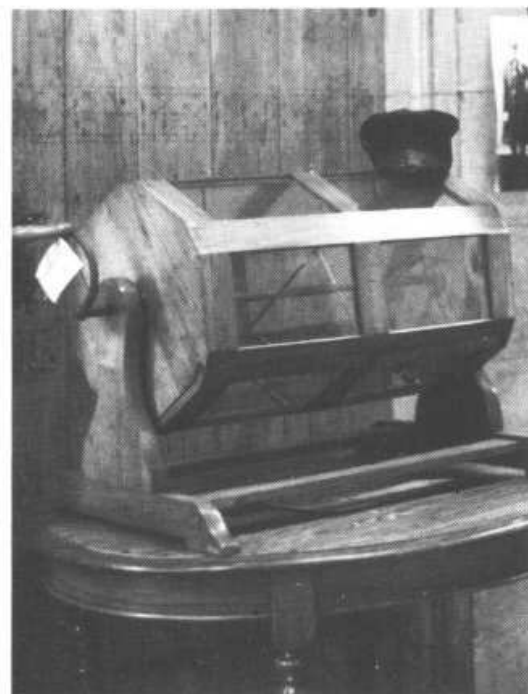
Tableau de l'école du Clerc.

Tableau de l'école française.

Plaques gravées d'Elouges : cuivre 33 x 22,5 cm (vers 1920). Gravées par Victor Regnard, ces deux plaques servaient à l'impression des certificats d'école primaire.

La toise : ancienne mesure de longueur.

Le tambour du tirage au sort : de type légal en Belgique jusqu'à la promulgation de la loi militaire en 1900 instaurant le service militaire obligatoire. Tambour muni d'une manivelle, avec 2 faces latérales vitrées et une ouverture rectangulaire fermée par une plaque amovible ; à l'intérieur : des petits étuis de buis tourné, dits "cossettes" et des numéros sur feuilles de papier.



Un tambour redouté par plus d'un : celui du tirage au sort pour le service militaire.

FOLKLORE :

- **Ronds de cougnole** : (gâteau traditionnel de la Noël). Cette décoration est apparue dans la région anversoise au XVII^{ème} siècle. Des "ronds de cougnole" furent ainsi fabriqués, depuis les alentours de 1870, à Baudour, à Mons, à Saint-Ghislain et à Quaregnon. Cet artisanat est complètement disparu en pays flamand. Mais le plâtre se substitue souvent à la terre cuite. Après moulage, séchage et cuisson, les ronds de cougnole de divers diamètres, sont peints à la main.

- **La caisse de rue** : est une sorte d'épargne populaire de quartier dont le siège était généralement fixé dans un estaminet. Le principe en est simple ; l'épargnant dépose laborieusement, de préférence chaque semaine, les quelques sous économisés dans une caisse à son nom. Cette caisse est ouverte selon les cas, chaque année ou tous les deux ans, généralement à la Pentecôte ou au carnaval et devait en principe permettre des achats en période de réjouissance.

- **Les cabarets** à Elouges :

- en 1866 : 129 cabarets pour 3.500 habitants
- en 1885 : 198 cabarets pour 4.220 habitants
- en 1967 : 34 cabarets pour 4.919 habitants
- en 1980 : 17 cabarets pour 5.800 habitants.

- **Le tir à l'arc** : deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. A "Grand Pâques", c'était le grand tirage du "Monchau" : on tirait sur les deux perches du chemin du moulin : 360 tireurs, les plus experts de la région. (4.000 F était le prix d'une maison en 1900).

- **Le crossage** : des centaines de crosseurs parcouraient les champs. Le départ se donnait sur la Grand-place d'Elouges et cela pour la plus grosse partie des crosseurs.

- **Les colombophiles** : sur la Grand-place, la "Colombe ouvrière" était constituée de plus de 100 adhérents. Au point d'arrêt les "Sans peur" : 50 adhérents.

- **Turiaf Loiseau** : est un compositeur de chez nous (1900-1959), il fut un musicien d'élite issu de la classe ouvrière. De plus, il était l'auteur de marches, chansons, opérettes, et parolier des chansons en collaboration avec Jean Richez.

entre autres : "*Mam'zelle Sidonie*" (opérette en deux actes)
"*Le rossignol et la fauvette*" etc.

- **Les capitaines** : jeunes gens issus des milieux populaires qui, endimanchés, faisaient une sortie en musique dans leur quartier pendant les ducasses qui animaient le Borinage charbonnier ; ils étaient accompagnés de fillettes âgées de cinq ou six ans appelées "Les Dames de la Place" et d'un chef de groupe, pompeusement baptisé "Garde champêtre". Ainsi les quatre capitaines et leur

suite, accompagnés d'un orphéon musical, allaient de maison en maison créant une animation bien particulière. A chaque maison, le "Garde champêtre" frappait à la porte lançant la célèbre interrogation : "*Les Capitaines pwettent'ils rentrer ?*". Si la réponse était positive, le groupe faisait le tour de la pièce de devant tandis que la musique jouait la célèbre ritournelle "des Capitaines". A la sortie, le garde champêtre recevait, selon les maisons, une "*dringueille*" plus ou moins symbolique ou importante qui permettait de financer les festivités du quartier. C'est d'ailleurs à la Pentecôte 1946 qu'eut lieu la dernière édition à la chapelle. Le folklore des "Capitaines" tenait une place de choix dans le Borinage charbonnier.



Le groupe des « Capitaines » et quelques « Dames de la Place ».

Joug à porteur : "canal". (XIX^{ème} siècle). C'est un instrument dont les côtés prennent appui sur les épaules, tandis que le centre, plus large et évidé, s'emboîte sur la nuque, à chaque extrémité, une chaîne (plus rarement une corde) permet d'accrocher une cruche, un seau, un panier, etc.

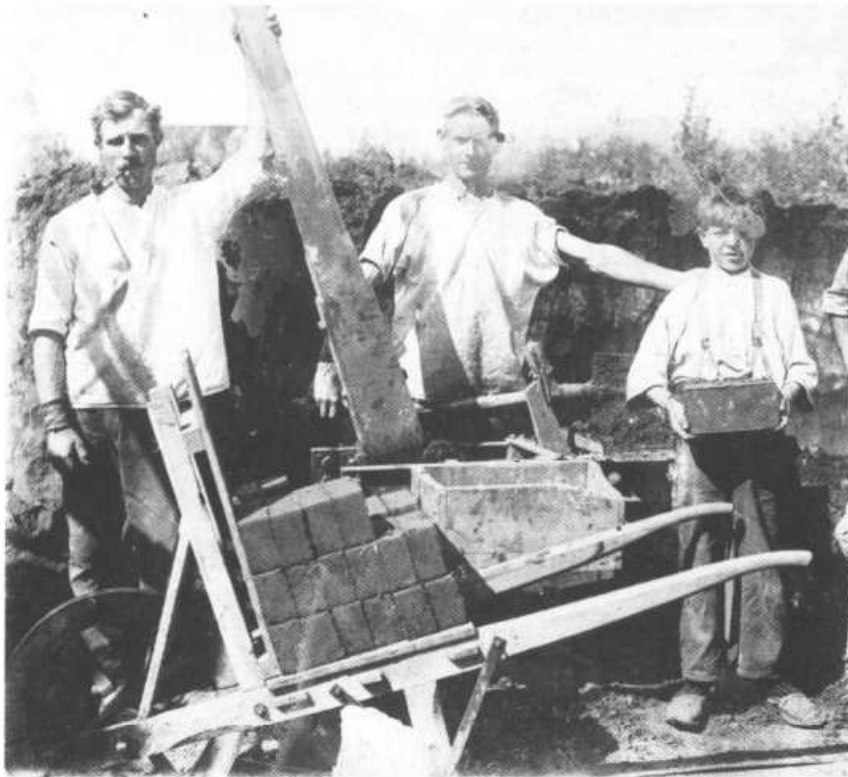
Matériel de la vie de la ferme : baratte, pot à beurre, pot à crème, etc.

Plan d'Elouges illustrés par des cartes postales.

Des cartes postales de la vie courante :

LES METIERS D'ELOUGES :

- a) **Briquetier**
- b) **Scieur de long** : ouvrier qui débite les troncs d'arbres en planches en les sciant dans le sens de leur longueur.
- c) **Cordier** : qui tisse le chanvre pour en faire de la corde (Félicien Saussez)
- d) **Menuisier**
- e) **Sabotier**



Les briquetiers.

Madame LEONIE PATERNOTTE-DEBOVE

Madame PATERNOTTE, d'origine élougeoise, est allée s'installer à Montignies-sur-Roc après son mariage avec Monsieur Jean Paternotte. Petite-fille de l'archéologue Debove, pour les élougeois, elle est "La Dame charitable" respectée de tous. Cette famille a toujours laissé une empreinte constante et profonde sur le village et ses habitants. Madame PATERNOTTE a remis au musée tout ce qu'elle possédait encore de son aïeul : documents, pierres, objets divers. C'est pourquoi cette salle porte son nom.

SALLE LEONIE PATERNOTTE-DEBOVE

Cette salle contient une collection importante de pièces de monnaie rassemblées par Georges Mulpas, elles proviennent toutes d'Elouges. La plus ancienne date de 311 avant Jésus-Christ.

Puis nous y remarquons :

- des gallo-romaines
- des autrichiennes
- des françaises
- des belges et d'autres plus récentes.

Toutes ces pièces ont été trouvées sur le territoire d'Elouges.

Reproduction de la porte grandeur nature de la ferme d'abbaye de la rue Quevauville à Elouges en 1557.

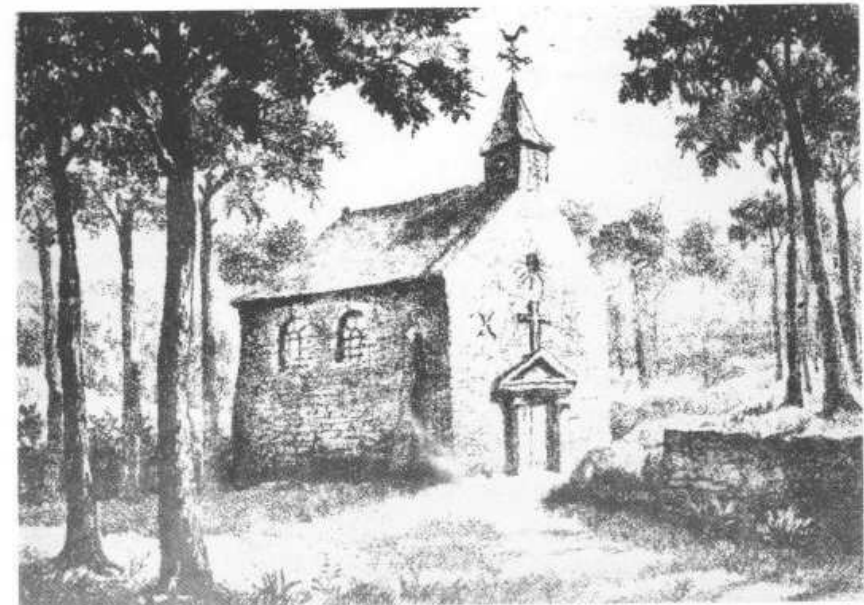
Pierre tombale du X^{ème} siècle (église du Monceau).

Crucifix gothique (église du Monceau).

Moule à fromage : en pierre du XVI^{ème} siècle, avec tâcheron.

Moule à huile : en pierre du XVI^{ème} siècle.

La chapelle des Cocars, une gravure signée Victor Regnard.



Banc de communion néo-gothique (église d'Elouges).

Plan des fermes d'abbaye d'Elouges :

- plan par Charles Debove
- photos des propriétés seigneuriales.

Briques avec empreintes du XVI^{ème} siècle : provenant de divers endroits d'Elouges.

Ecole de "Cocars" :

- photos
- plan
- sa grammaire.

Les moulins d'Elouges : la Chapelle et le Trieu

- matériel
- documents
- photos.

Médaille de "Napoléon" : attribuée à Monsieur Fulgiste Wantier d'Elouges ainsi que le diplôme.

Drapeaux :

- "La libre pensée" Elouges - 1902 "La Fraternelle" signé Chanfrenne de Nivelles.
- société chorale de "L'Union". Monceau 1867.
- société chorale "Les enfants du peuple". Elouges.

Mademoiselle CHRISTIANE PIERARD

Mademoiselle Christiane PIERARD est Conservateur honoraire des fonds anciens et de la bibliothèque centrale de l'Université de l'Etat à Mons ; Conservateur du musée Chanoine Puissant ; Docteur en Philosophie et Lettres (histoire) ; Licenciée en histoire de l'Art et d'Archéologie ; et Membre de la Commission royale des Monuments et des Sites du Hainaut.

Mademoiselle PIERARD a réalisé un travail extraordinaire sur l'architecture et l'histoire de Mons. Elle a, à son actif, de nombreux livres qui sont principalement centrés sur Mons : "elle est l'historienne de la ville de Mons".

Nous la connaissons comme étant une grande travailleuse car elle accomplit avec patience et acharnement le but qu'elle s'est fixé. Si longues soient les années, elle ira jusqu'au bout de ses recherches.

Elle a plusieurs facettes, par exemple : sa gentillesse, sa serviabilité car toujours très occupée par son travail, elle devient disponible dès que l'on a besoin de ses services ; sa modestie est sa grande qualité de femme, elle possède de très nombreuses connaissances dans les domaines de l'Art, de l'Histoire, de l'Archéologie et dans bien d'autres disciplines encore.

Mademoiselle PIERARD tient à cœur le musée communal Georges Mulpas, car un tel musée peut donner naissance à un ensemble plus important, c'est un chaînon essentiel dans le cercle des musées de ce pays car il met à la portée de tous, des objets qu'ils comprennent, qu'ils connaissent par tradition et qu'ils découvrent dès l'âge scolaire.

SALLE CHRISTIANE PIERARD

Reconstitution de l'ancien bureau du secrétaire communal (1900).

Bureau.

Chaise.

Meubles divers.

Machine à écrire : "MIGNON", vendue de 1903 à 1933, possédait un clavier reprenant les lettres de l'alphabet en minuscules et en majuscules ainsi que les chiffres, les signes de ponctuation, et autres signes courants. Au moyen de la pointe indicatrice, on choisit le signe à imprimer. En appuyant sur la touche d'impression, le cylindre d'impression amovible s'abaisse sur le rouleau et imprime la lettre.

Collection d'encriers : en Vieux Bruxelles, du XIX^{ème} siècle.

Sceaux et cachets d'Elouges.

Presse à sceaux : en blanc.

Sceaux : des époques française et hollandaise.

Plan d'Elouges : en cinq tableaux, de cette époque.

La bibliothèque : avec, notamment, les éditions du Cercle archéologique de Mons.

Armoire : avec des archives communales.

Drapeau : de la société royale philharmonique des fanfares "Les indépendants de Boussu".



Quelques modèles d'encriers en Vieux Bruxelles.

ARTHUR CAPOUILLEZ

Arthur CAPOUILLEZ est né à Dour le 15 août 1923.

Après un début de carrière à l'Administration des Postes, il se tourna vers le monde indépendant où il mena son action au sein des fédérations professionnelles et de la Chambre des Métiers et Négoces.

Il devint bourgmestre de l'entité douroise après la fusion des communes, c'est-à-dire le 1er janvier 1977.

Arthur CAPOUILLEZ siège, depuis 1965, comme conseiller provincial du Hainaut.

Soulignons l'aide précieuse qu'Arthur CAPOUILLEZ a apporté à l'expansion du musée.

SALLE ARTHUR CAPOUILLEZ

Biographie d'Arthur Capouillez.

CABLES : les câbles d'extraction peuvent être classés en différents groupes, selon que l'on considère la matière dont ils sont constitués (fibres végétales ou fils métalliques), ou la façon dont les différentes parties constitutives sont assemblées (câbles plats utilisés autrefois au charbonnage **Sainte-Catherine** et câbles ronds au charbonnage **des Chevalières**, câbles à torons, grelins, etc.).

Câbles plats en fibres végétales : parmi eux, on distingue les câbles en aloès et les câbles en chanvre ; les premiers étant de beaucoup les plus employés. Ces deux sortes de câbles doivent être imprégnés de matières préservatrices pour servir dans les puits humides ; on emploie généralement pour cela du goudron. Ce goudronnage se fait sur les fibres mêmes avant de tresser le câble. Les câbles en textiles se caractérisent par une très grande flexibilité. Par contre, leur résistance à la traction est relativement faible. L'avantage spécial des câbles en textiles est qu'ils "avertissent" c'est-à-dire qu'ils s'allongent peu de temps avant leur rupture et d'une manière très sensible, il ne faut pas surestimer cet avantage car à ce moment la rupture est très proche.

Câbles plats métalliques : leur invention, due à Albert Obergröt, de Klausthal, remonte à 1834. Il s'agissait d'un câble en fil de fer. Les câbles en acier se sont ensuite répandus et généralisés dans tous les districts miniers d'extraction à grandes profondeurs. Ils sont composés d'un certain nombre d'aussières – en général quatre –, placées les unes à côté des autres et réunies par un fil de couture. Les câbles plats ont, sur les câbles ronds, le grand avantage de pouvoir être enroulés sur eux-mêmes. Enfin un avantage encore plus important des câbles plats, est de permettre une régularisation beaucoup plus complète du poids du câble, bien plus difficile à obtenir avec les câbles ronds. Dans les puits humides, on emploie des câbles galvanisés, c'est-à-dire constitués par des fils recouverts de zinc.

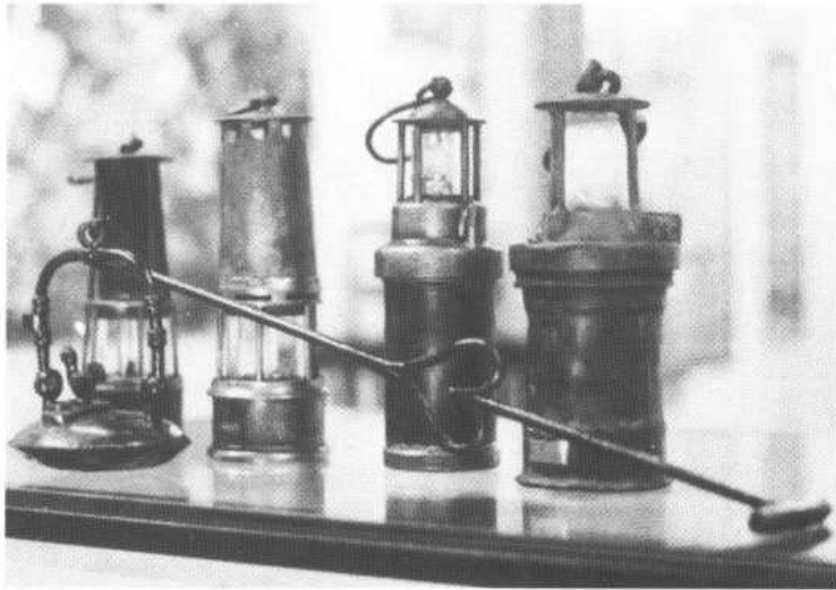
Câbles ronds : sont composés d'un grand nombre de fils fins, ce qui permet évidemment une plus grande résistance à la flexion qu'un câble composé d'un petit nombre de fils plus gros. On distingue les câbles composés des torons eux-mêmes et ceux constitués par des aussières formées à leur tour d'un enroulement de plusieurs torons plus petits. Le faible diamètre des fils isolés peut facilement causer leur destruction, en particulier, par la rouille. Il y a aussi deux formes spéciales de câbles ronds, c'est-à-dire les câbles à torons plats composés de cinq torons et les câbles à torons triangulaires de six.

Vérification du câble : on procède à un examen journalier du câble en le faisant dérouler sous les yeux d'un employé responsable, spécialement désigné, pendant que le câble parcourt lentement tout le puits, avant le commencement du transport du personnel. Cette surveillance se fait aussi bien par l'examen direct que par l'essai d'échantillons du câble qui sont prélevés de temps à autre. Le remplacement du câble étant trop coûteux, on pratiquait des "épissures" ; les câbleries de Dour étaient spécialisées pour les exécuter.

Rouleau à filigrane : ouvrage représentant ici le casque, la lampe et les outils du mineur. Ce rouleau est fait de fil de cuivre. Le motif devient visible par transparence dans l'épaisseur du papier à lettre.

Collier du cheval : ou casque du cheval servant à le protéger des éboulis.

Ventrière : sangle rectangulaire qu'on passait sous le ventre du cheval, ce qui permettait de le descendre ou de le remonter du fond de la mine en le suspendant sous la cage.



Lampes de mineurs.

OUTILS DU MINEUR :

pic, petite haveline, coins d'acier, marteau, mètre métallique, sciard, haveau, bretelles.

Casque : du mineur appelé aussi "**calotte**". Il est fait d'une pièce en cuir bouilli et terminé par une grosse couture sur le dessus du casque.

Malette : en tissu. Le mineur emportait trois à quatre tartines pour sa journée et en gardait au moins une comme friandise pour ses enfants. Le pain avait pris le goût du fond de la mine et on disait le pain de "**l'aloëtte**".

Flacon : en fer blanc. Le café étant une denrée trop coûteuse, on se contentait de boire de la chicorée mélangée avec de l'eau.

Tonnelet : en bois. Le mineur l'emportait au fond de la mine et buvait journalièrement un litre et demi d'alcool.

Catéchisme du peuple : par Alfred Defuisseaux. Le Socialisme à ses débuts, a profondément marqué la région boraine. Des tribuns ou des hommes de bien se sont posés, sur la fin du siècle passé, en défenseurs de la classe ouvrière et des mineurs en particulier. Au Borinage, le plus révérend, c'est Alfred Defuisseaux. Issu d'une famille bourgeoise, il devint pour les humbles un défenseur, un guide incomparable. C'est l'auteur du "**Catéchisme du peuple**", un des défenseurs des accusés du "**Grand Complot**". La première édition de ce texte vaudra à son auteur une condamnation à un an de prison. Il fut expulsé de la Belgique par la suite.

Sainte Barbe : patronne des mineurs. Elle était honorée le 4 décembre dans tous les charbonnages et dans les cabarets et estaminets par de larges libations. Celle-ci est en plâtre.

Lampes du mineur :

D'abord une lampe de sûreté, en fer, lampe à huile végétale du type "**MUESELER**", présentée en 1840 à un concours organisé par tous les bassins du pays, et rendue obligatoire en 1864.

Tandis que l'anhydride carbonique éteint la lampe de sûreté sans explosion, le grisou en bleuit la flamme ou éteint celle-ci après explosion à l'intérieur de la lampe, suivant sa densité. Le but de la lampe de sûreté, en effet, est d'éclairer sans enflammer une atmosphère grisouteuse tout en décelant la présence du gaz. Inventée par un chimiste anglais "**DAVY**" en 1815.

Groupe de mineurs du charbonnage Ferrand vers 1900.



**Le musée communal Georges Mulpas de Dour-Elouges
est ouvert tous les dimanches, de Pâques à fin septembre,
de 15 h à 18 h et sur rendez-vous pour les groupes**

Vous pouvez contacter :

Madame Hélène Mulpas-Glineur, rue de la Chapelle, 90
à 7370 Dour-Elouges – Tél. : (065) 65.29.19

ou

Madame Peggy Vandendorpe-Plumat, voie Blanche, 58
à 7271 Dour-Blaugies – Tél. : (065) 65.11.80 (privé) ou
(065) 65.20.04 (bureau).

Le musée est abrité dans les locaux de l'ancienne maison communale
d'Elouges située sur la Grand-Place de la localité.

On y accède facilement en quittant l'autoroute Bruxelles-Paris à la dernière
sortie avant la frontière française (sortie Pommerœul-Dour), en prenant la
direction de Dour, puis la deuxième bifurcation à droite vers Elouges.
Un accueil chaleureux vous attend.